



FAIRE LE POINT SUR L'INTERNATIONALISME...

X.Dupret/G.Khadri

Novembre 2016

18.000 signes

Novembre 2016

« La science n'a pas de patrie » (Louis Pasteur)

On retrouve l'internationalisme comme notion fondamentale, sinon dans toute la gauche, du moins dans tout le spectre de la gauche de transformation depuis déjà plus d'un siècle. Ainsi, la principale organisation de la gauche révolutionnaire s'est intitulée Internationale. Elle a été fondée en 1864. Elle regroupait, dans un premier temps, la plupart des tendances de la gauche de l'époque.

L'hymne de cette organisation s'intitulait également *l'Internationale*. Il se conclut par une promesse bien connue et qui reste d'actualité : « Groupons-nous et demain, l'Internationale sera le genre humain ». Tout un programme. Bref, un positionnement radicalement internationaliste fait partie intégrante de l'ADN de la gauche. Hélas, mais cela vaut pour tout ce qui est estampillé depuis très longtemps du sceau de l'évidence, les enjeux liés à ce positionnement ont été quelque peu perdus de vue.

Contexte historique

La question de l'internationalisme ne se pose probablement plus aujourd'hui de la même façon qu'au XIX^{ème} siècle. Pour saisir ces différences, peut-être faudrait-il déjà essayer de comprendre comment cette question s'est posée initialement à cette époque et peut-être aussi comment elle se pose depuis les années 1970 alors que l'humanitarisme tente de poser son copyright sur l'internationalisme.

Commençons donc par le commencement. L'internationalisme est avant tout, ou en tout cas autant, une conséquence pratique qu'une position théorique. Déjà, dans Le Manifeste (1847), Karl Marx et Friedrich Engels commençaient par affirmer:

« Un spectre hante l'Europe: le spectre du communisme. Toutes les puissances de la vieille Europe se sont unies en une Sainte Alliance pour traquer ce spectre: le pape et le tsar, Metternich et Guizot, les radicaux de France et les policiers d'Allemagne. Quel est le parti d'opposition qui n'a pas été accusé de communisme par ses adversaires au pouvoir ? Quel est le parti d'opposition qui, à son tour, n'a pas renvoyé aux opposants plus avancés que lui tout comme à ses adversaires réactionnaires le grief infamant de communisme ? Il en résulte un double enseignement. Déjà le communisme est reconnu par toutes les puissances européennes comme une puissance. Il est grand temps que les communistes exposent, à la face du monde entier, leurs conceptions, leurs buts et leurs tendances; qu'ils opposent aux fables que l'on rapporte sur ce spectre communiste un manifeste du parti lui-même. C'est à cette fin que des communistes de diverses nationalités se sont réunis à Londres et ont rédigé le manifeste suivant, publié en anglais, français, allemand, italien, flamand et danois ».¹

Le spectre du communisme est, à l'époque, déjà clairement international car les pratiques de résistance des travailleurs européens peuvent déjà être décodées à l'échelle du continent tout entier, tout comme la répression à laquelle elles sont confrontées. Le communisme existe donc dans la pratique avant la théorie (théorie toutefois nécessaire et dont le *Manifeste* constitue une pièce essentielle).

Le point de vue internationaliste de Marx est corroboré par l'actualité politique de son temps alors que des mouvements insurrectionnels ouvriers éclatent aux quatre coins de l'Europe en 1848. A l'occasion de ces mouvements nommés par la suite « Printemps des peuples » ou « Printemps des révolutions », on verra éclore des révoltes et des insurrections presque simultanément (bien que non coordonnées entre elles) en France, en Allemagne et au sein de l'empire austro-hongrois.

L'internationalisme, depuis, constitue un spectre à l'intérieur du mouvement ouvrier lui-même. Le 28 septembre 1864 (une date fondamentale dans l'histoire du mouvement ouvrier), lors de l'assemblée publique célébrée au Saint Martin's Hall de Long Acre à Londres, eut lieu la fondation de la Première Internationale, dont le nom exact est « Association Internationale des Travailleurs ». Dans le discours inaugural prononcé par Marx, la question des insurrections de 1848 occupe, seize ans plus tard, toujours une place centrale. La constitution de l'Internationale constitue une pierre angulaire et un moment fondateur du mouvement communiste. On peut considérer qu'il s'agit clairement d'une preuve « grandeur nature » de sa vitalité.

Une volonté d'émancipation politique

Il est logique que la mémoire du Printemps des Peuples soit si vive au moment de la constitution de la Première Internationale puisque beaucoup de régimes européens en place à cette époque sont issus de la répression des mouvements d'émancipation qui ont fait irruption en 1848.

« Après la défaite des révolutions de 1848, toutes les associations et tous les journaux politiques des classes ouvrières furent écrasés sur le continent par la main brutale de la force. Les plus avancés parmi les fils du travail s'enfuirent désespérés outre Atlantique, aux États-Unis, et les rêves éphémères d'affranchissement s'évanouirent devant une époque de fièvre industrielle, de marasme moral et de réaction politique »².

Mais la question centrale reste celle de l'avenir et des pratiques à mettre en œuvre concrètement en vue de l'émancipation politique de la classe ouvrière. « Il est un élément de succès que ce parti possède: il a le nombre mais le nombre ne pèse dans la balance que s'il est uni par l'association et

¹ Karl Marx, Friedrich Engels, Manifeste du parti communiste (1848)

² Karl Marx, Manifeste inaugural de l'Association Internationale des Travailleurs, 1864. Texte disponible sur Internet : <https://www.marxists.org/francais/ait/1864/09/18640928.htm>

guidé par le savoir. L'expérience du passé nous a appris comment l'oubli de ces liens fraternels qui doivent exister entre les travailleurs des différents pays et les inciter à se soutenir les uns les autres dans toutes leurs luttes pour l'affranchissement sera puni par la défaite commune de leurs entreprises divisées. C'est poussés par cette pensée que les travailleurs de différents pays (...) ont résolu de fonder l'Association Internationale »³. Et c'est encore une préoccupation pratique qui reviendra sept années plus tard, en 1871, lorsque les statuts de la Première Internationale seront définitivement approuvés.

« *Considérant* :

- Que l'émancipation de la classe ouvrière doit être l'œuvre des travailleurs eux-mêmes ; que la lutte pour l'émancipation de la classe ouvrière n'est pas une lutte pour des privilèges et des monopoles de classe, mais pour l'établissement de droits et de devoirs égaux, et pour l'abolition de toute domination de classe;
- (...)
- Que tous les efforts tendant à ce but ont jusqu'ici échoué, faute de solidarité entre les travailleurs des différentes professions dans le même pays et d'une union fraternelle entre les classes ouvrières des divers pays;
- Que l'émancipation du travail, n'étant un problème ni local ni national, mais social, embrasse tous les pays dans lesquels existe la société moderne et nécessite, pour sa solution, le concours théorique et pratique des pays les plus avancés;
- Que le mouvement qui vient de renaître parmi les ouvriers des pays industriels avancés de l'Europe, tout en réveillant de nouvelles espérances, donne un solennel avertissement de ne pas retomber dans les vieilles erreurs et de combiner le plus tôt possible les efforts encore isolés»⁴.

Internationalisme et humanisme pratique

A titre de précision méthodologique, nous soulignons le distinguo à opérer entre humanisme théorique et humanisme pratique. Nous reprenons cette distinction aussi fondamentale que subtile à Louis Althusser qui a vivement rejeté l'humanisme du côté de l'idéologie, en mettant en avant la dimension non scientifique de ce dernier et en tant que tel étranger aux textes du Marx de la maturité. Mais comme l'écrit Althusser, l'antihumanisme théorique n'est en rien synonyme d'antihumanisme pratique. En effet, réfuter une représentation de nature mythologique en vertu de sa non-scientificité et la consigner clairement dans le registre idéologique n'équivaut pas, précisément en vertu du caractère pratique des idéologies, à lui refuser tout effet dans la praxis. Par conséquent, « le marxisme reconnaît l'existence des idéologies et les apprécie selon le rôle qu'elles jouent dans la lutte des classes »⁵.

L'internationalisme nous apparaît traversé de part en part par cette distinction des niveaux de sens et d'interprétation puisqu'il constitue, au départ, une sorte de point de jonction qui permet toute une série d'échanges et tente de mettre en place une solidarité entre les différentes luttes menées, avant tout, dans un cadre national. En ce sens, la problématique de l'internationalisme se pose finalement de la même manière que de nos jours. Si les contours d'une initiative internationaliste sont trop larges dans ses objectifs de classe, elle risque de verser dans un idéalisme aussi bêtant qu'inutile

³ Karl Marx, *ibid.*

⁴ Statuts généraux de l'Association Internationale des Travailleurs. Les statuts furent approuvés en septembre 1871, à la conférence de Londres de l'Association International des Travailleurs. Ils furent rédigés à partir des "statuts provisoires" mis au point par Marx en 1864 lors de la fondation de la Première Internationale. Url : <https://www.marxists.org/francais/marx/works/1864/00/18640000.htm>

⁵ Louis Althusser, « Pour Marx » (1965), La Découverte (rééd), Paris, 1986, p 237.

puisqu'elle renverrait alors à un lien abstrait entre ses composantes. L'internationalisme ne s'identifie donc jamais un renvoi à de vagues principes humanitaires dépolitisés comme c'est hélas trop souvent le cas à l'intérieur des associations humanitaires. Cette remarque n'enlève, d'ailleurs, rien à l'utilité immédiate de ces dernières mais se refuse à consacrer leur pratique comme l'alpha et l'oméga en matière de solidarité internationale.

En effet, le monde de l'humanitaire est celui où « des ONG se spécialisent dans le travail d'urgence là où les guerres font des ravages parmi les populations civiles, forgeant une rhétorique de l'indignation⁶ ». L'exigence de professionnalisation que font peser les bailleurs de fonds sur les acteurs du secteur conduit *in fine* à un épuisement des idéaux internationalistes de départ. Il est, en effet, difficile de pratiquer une certaine forme de subversion idéologique tout en dépendant, par exemple, des subsides de l'Union européenne.

A l'opposé de cette déviation qui consiste en une subordination du lien de solidarité internationale à l'avantage de l'une des parties, on signalera une antithèse tout aussi problématique. Si, au contraire, le mouvement internationaliste impose une ligne politique trop stricte et trop centralisée, elle développe d'autres tendances tout aussi idéalistes puisqu'elles s'opposent à l'analyse concrète de situations concrètes par ses composantes. Cet internationalisme, qui nie l'idée de souveraineté, devrait, en rigueur des termes, être qualifié de transnationalisme. La construction européenne de type néolibéral qui existe depuis les années 80 répond parfaitement à cette description.

La nature intrinsèquement oppressive de ce transnationalisme saute aux yeux dès lors que l'on analyse les relations internationales avec d'autres références que les journaux télévisés. En prenant la mesure des évolutions qui sont intervenues dans les relations entre les pays néocoloniaux et les puissances impérialistes, Samir Amin a, à ce sujet, élaboré le concept d'« impérialisme collectif ». Ce dernier s'appréhende comme le fait que « l'impérialisme se conjugue désormais au singulier, il est devenu un impérialisme collectif de l'ensemble des centres, c'est-à-dire de la triade Etats-Unis/Europe/Japon. (...) L'hégémonisme des Etats-Unis s'articule sur cette exigence objective du nouvel impérialisme collectif qui doit gérer la contradiction grandissante centres-périphéries par des moyens faisant de plus en plus appel à la violence. Les Etats-Unis, par leur « avantage militaire », apparaissent alors comme le fer de lance de cette gestion, et leur projet de « contrôle militaire de la Planète » le moyen d'en assurer l'efficacité éventuelle. Cet « avantage », les Etats-Unis le font payer à leurs associés de la triade en leur imposant, comme au reste du monde, le financement du gigantesque déficit américain ».⁷

L'internationalisme défendu par le mouvement ouvrier vise, au contraire, à un partage d'expériences de luttes concrètes. Il ne propose de coordination qu'à la demande express des parties prenantes et refuse toute forme de subordination entre les composantes du mouvement et le travail théorique s'opérant dans ce cadre est conçu de façon à proposer à ces dernières des pistes de convergence. Cette caractéristique opérationnelle rompt, d'ailleurs, dans la pratique avec l'idéalisme philosophique et plus particulièrement avec l'humanisme théorique issu de la Renaissance européenne.

Internationalisme et humanisme théorique

L'internationalisme à la mode humaniste théorique peut se résumer comme un appel à se grouper parce qu'au fond, nous sommes tous des êtres humains et que cet arrière-plan constituerait l'essentiel de la justification de la démarche. L'humanisme est universaliste et donc d'une certaine

⁶ Axelle Brodriez, Bruno Dumons, « Faire l'histoire de l'humanitaire » in *Le Mouvement Social*, 2/2009 (n°227), pp. 3-8.

⁷ Samir Amin, « Le capitalisme sénile » in *Actuel Marx*, 1/2003 (n° 33), p. 101-120

manière internationaliste dans le sens où tous les hommes sont censés être semblables dans ce qui leur est essentiel, notamment dans leurs besoins et aspirations.

Cette position s'est fortement développée dans les années 1960-1970 sous la bannière de l'humanitarisme. Il s'agissait, à l'époque, de ne pas faire de la politique mais d'aider directement à la satisfaction des besoins de base en « travaillant directement avec les gens sur le terrain » (refrain connu).

Cette posture pose clairement problème. Prenons, par exemple, un besoin universel comme la nourriture. Les raisons pour lesquelles la nourriture manque dans certaines parties du monde ne sont pas universelles. En tout cas, elles ne relèvent pas d'une quelconque forme de nature humaine qui serait universelle. Mais surtout, cette idée de besoins universels s'engage assez rapidement dans une voie qui mène vers le néocolonialisme. Il y a ceux qui savent de quoi les autres ont besoin et ils sont toujours capables de fournir ce qui est nécessaire sans jamais se préoccuper des modes concrets d'apparition de ce « besoin ».

L'humanisme est, quoi qu'on en dise, un point de vue sur le monde très eurocentré qui prétend savoir ce qui est bon pour le genre humain en général. Sur cette base, il s'avère très vite difficile de ne pas tomber dans une posture néocoloniale, malgré les bonnes intentions de départ.

Dans un certain sens, la situation que nous vivons aujourd'hui est peut-être plus proche de celle de la Première Internationale qui s'est constituée à un moment où le socialisme n'était revendiqué par aucun Etat. Il s'agit là, certes, d'une difficulté non négligeable mais cette donnée peut constituer une chance. Le concept d'impérialisme collectif que nous avons mobilisé dans cette analyse nous permet, en effet, de doter d'un objet et d'un projet la résistance internationaliste que nous appelons de nos vœux.

En effet, le capitalisme globalisé (et financiarisé) ne naît pas du ciel. Une analyse matérialiste des relations internationales nous le prouve à suffisance. Les entreprises multinationales enserrant l'économie-monde et entretiennent un rapport de force aujourd'hui favorable face aux Etats. « Début 2013, Apple pesait en Bourse l'équivalent du budget de la France ou la somme des PIB roumain, hongrois, slovaque, croate et lituanien. Le seul chiffre d'affaires de la compagnie pétrolière anglo-néerlandaise Royal Dutch représente l'activité de tout le Royaume-Uni pendant deux mois et demi ».⁸

En posant un tel constat, on dote l'internationalisme contemporain d'un objet ponctuel (en l'espèce, l'entreprise transnationale) mais aussi d'un référent idéologique clairement anti-impérialiste et plus fondamentalement encore d'un projet théorique articulé autour de la critique de l'économie politique au service des entreprises transnationales. L'internationalisme a encore un bel avenir devant lui, à condition, cependant, de vouloir en poser le sens dans un cadre matérialiste.

Voilà pourquoi les auteurs de ce texte ont explicitement situé l'analyse dans la lignée d'Althusser lorsque ce dernier a établi qu'« à partir de 1845, Marx rompt radicalement avec toute théorie qui fonde l'histoire et la politique sur une essence de l'Homme. Cette rupture unique comporte trois aspects théoriques indissociables [comportant la] formation d'une théorie de l'histoire et de la politique fondée sur des concepts radicalement nouveaux : concepts de formation sociale, forces productives, rapports de production, superstructure, idéologies, détermination en dernière instance par l'économie, détermination spécifique des autres niveaux [nous soulignons]»⁹. Il est donc inenvisageable, dans le droit fil de cette filiation théorique, de traiter l'internationalisme sans le poser fondamentalement en regard de l'internationalisation de l'économie.

⁸ L'Expansion, 30 avril 2013.

⁹ Louis Althusser, op.cit., p.233.

Cet impératif vaut, d'ailleurs, pour tout autre questionnement d'ordre théorique. En effet, si l'on établit une « détermination en dernière instance par l'économie » et une « détermination spécifique par les autres niveaux », on doit logiquement conclure que tout objet d'analyse (la religion, l'art, les idées politiques, les institutions pour ne citer que quelques exemples) est déterminé par un soubassement matériel auquel tout authentique travail d'investigation de nature explicative doit nécessairement remonter. Si du moins, il se veut marxiste, c'est-à-dire scientifique...

Pour citer cet article : Dupret. X, Khadri. G, *Faire le point sur l'internationalisme*, Association culturelle Joseph Jacquemotte (ACJJ), novembre 2016, Url: <http://www.acjj.be/publications/analyses/>